

## JE M'APPELLE ROSE

J'ai commencé à me préparer à devenir membre des A.A. quand j'avais seulement huit ans. Mon beau-père vendait de la boisson de contrebande; ma mère - puisse Dieu la protéger - était la femme la plus charmante et la plus religieuse du monde. Elle était devenue veuve lorsqu'elle était encore très jeune et elle avait quatre enfants à élever. Elle se remaria. Ce n'est qu'après ses noces qu'elle découvrit que l'homme qu'elle avait marié était un vendeur de boisson de contrebande. Nous eûmes quand même un bon foyer, et ce n'est pas à cause de mes parents si je devins si tôt une des clientes de mon beau-père. Je l'avais regardé un jour cacher quelques bouteilles sous la maison. Aussitôt qu'il fut hors de vue, je rampai après lui. Je ne me souviens pas d'avoir rampé pour revenir excepté que, d'une manière ou d'une autre, mon retour s'est terminé sur le plancher de la chambre de ma soeur. Ma mère et mon beau-père me trouvèrent là; j'avais fait l'essai de la boisson et j'étais convaincue. Je m'en suis tirée en promettant de ne pas recommencer.

Quand j'eus dix ans, je me souviens d'une promenade en ville avec mon frère et mon oncle. En cours de route, ils s'arrêtèrent à la maison d'un ami et achetèrent une pinte de whisky. J'étais assise sur le siège arrière de la voiture; c'est là qu'ils déposèrent la bouteille. Ils s'arrêtèrent chez d'autres amis et entrèrent pour jaser, me laissant dans l'auto. A chaque arrêt j'enlevais le couvercle de la cruche. J'eus certainement du plaisir, mais à notre arrivée à la maison j'étais dans un bel état. Mon frère vint chercher la bouteille; il la trouva presque vide. Ce fut un autre coup pour ma famille. J'avais à ce moment seulement dix ans et j'avais bu une demi-pinte de whisky.

Ma soeur aînée et mon frère allèrent au collège. Ils se marièrent ensuite. Je finis l'école supérieure, m'enivrant et me dégrisant un peu; puis je me suis mariée. Pendant un certain temps nous avons été heureux.

C'était au début de la guerre; mon mari était dans l'armée, nous avons déménagé à Saint-Louis afin d'être près des siens. Ils furent enchantés et pensèrent beaucoup de bien de moi. De fait ils pensèrent que j'étais ce que je n'étais pas. Je menais une très bonne vie quand mon beau-père, un pasteur méthodiste vint me voir. Quelle soirée! Malgré tout, je me suis toujours arrangée pour être capable d'enseigner le catéchisme les dimanches avec lui.

La raison que je me donnais pour boire à ce point était que mon mari était au loin, en service

militaire et que j'étais délaissée. Je restais éveillée la nuit lisant quatre ou cinq livres. Je ne m'endormais jamais; l'alcool m'affectait de cette autre manière: je restais éveillée. Je ne suis jamais allée au lit tant que les bouteilles n'ont pas toutes été vides. S'il y avait une bouteille, je veillais la moitié de la nuit; s'il y en avait cinq, je veillais toute la nuit. Et de bonne heure le lendemain matin je comptais les secondes jusqu'à l'ouverture du magasin d'alcool pour avoir une autre bouteille. Les choses allèrent ainsi jusqu'à ce que la guerre finisse et que mon mari revienne à la maison.

J'enseignais à l'école religieuse, le dimanche, et je me vantais de faire mieux que les autres. (J'avais toujours pensé que je ferais quelque chose que les autres ne faisaient pas, et que je le ferais bien mieux). Je pense quelquefois un peu de cette façon, même maintenant. (Je m'arrête encore et je me regarde dans le miroir et je me dis: Tranquillement pas vite, vieille fille: tu ne dois plus penser de cette façon). Comme je devais me réadapter à la vie conjugale, j'ai décidé de ne plus boire. Mais mon mari eut une suggestion: je pourrais boire avec lui à la maison en fin de semaine ou dans les soirées, mais ce serait incorrect de sortir moi-même pour acheter de la boisson. J'acceptai ce plan de tout mon coeur. Cela fonctionna pendant deux semaines. Il acheta une bouteille le vendredi soir. Le samedi matin elle était vide. Il n'a ensuite acheté qu'une seule bouteille. Je découvris très vite qu'il buvait trop. Je devais donc acheter ma propre bouteille et la cacher.

Mon mari arrêtait toujours après que la première bouteille était vide. Il pouvait s'arrêter. Il n'a jamais manqué une journée d'ouvrage. Il n'était pas alcoolique. J'ai essayé de mettre les freins mais sans résultat.

Mon mari prit deux ans à découvrir comment je m'arrangeais pour rester enivrée du vendredi soir jusqu'au lundi matin (quelquefois jusqu'au mardi), et ce, sur la seule bouteille qu'il achetait. Quand il découvrit que j'achetais ma propre boisson, il arrêta d'apporter de la boisson à la maison. Nous étions au régime sec, disait-il. J'en convins avec lui, comme j'avais toujours convenu de tout, mais j'avais un plan. J'achetai l'alcool à la caisse, laissant la caisse dans le magasin (qui était tenu par des amis) et j'en apportais une bouteille à la fois à la maison. Quand il découvrit mon jeu, nous recommençâmes à boire ouvertement et ce fut l'enfer pendant un certain temps.

Pendant ce temps je travaillais à l'hôpital et j'étudiais pour devenir une infirmière diplômée. (Oh! j'avais une grande imagination; je voulais aller quelque part et être quelque chose; non seulement travailler mais être une personne importante. J'ai réellement eu du plaisir à l'hôpital. J'étais le bras droit du directeur, jusqu'au moment où j'ai commencé à toucher à l'alcool qui était sous clef à l'hôpital. A part ce que je buvais, je pouvais en vendre un peu à d'autres employés à l'hôpital. Les choses allèrent d'abord très bien, mais une fois nous avons bu au point d'être malades et de ne pas aller travailler pendant plusieurs jours. On remarqua qu'il manquait de l'alcool dans les armoires. Finalement, je suis allée en vacances; les vacances ne se sont jamais terminées. Ma carrière d'infirmière finit dans l'égout.

Il me vint à l'idée qu'entre mon mari et moi ça ne tournait pas rond. En dépit du fait que j'allais avoir un bébé, je pensai que ce serait mieux si je disais bonjour à la ville de St-Louis (et à mon mari par-dessus le marché) et je m'en allai chez ma mère.

Quand mon fils eut trois mois, je recommençai à travailler. Je recommençai à avoir des difficultés. Je laissai l'ouvrage le jour de ma paye, m'arrêtai devant le magasin d'alcool et comptai mon argent; j'en avais seulement assez pour l'épicerie et pour le lait de mon bébé. Je voulais aussi avoir un Scotch ou une autre bouteille de bonne qualité. Je restais debout, comptant, essayant de me prouver qu'il y avait assez d'argent pour une de ces bonnes bouteilles. J'ai vite découvert que le vin serait meilleur pour moi. C'était meilleur marché, même à un demi-gallon par nuit. Et j'ai commencé à me soûler au vin.

Quand mon bébé eut environ six mois, un vieil ami, un pasteur baptiste qui avait alors 15 années de sobriété dans A.A., m'accompagna à mon premier "meeting". Je me souviens encore des choses qu'il m'a dites. Mais j'allais aux assemblées seulement lorsqu'il m'appelait et m'amenait; jamais de ma propre initiative. J'étais actuellement en train de découvrir comment boire. Je voulais boire mais pour ne pas me soûler et j'allais aux réunions avec une plume et du papier. Je pourrais ainsi écrire le secret aussitôt que je l'entendrais.

Je sais maintenant que je ne suivais pas réellement notre programme. Je ne savais pas toutes les étapes, pas même deux. Je ne faisais pas ces deux étapes comme on entend dire quelquefois, (seulement la première et la douzième étape) j'étais en dehors des étapes, essayant de changer le programme pour l'adapter à mes idées. Finalement j'arrêtai d'aller aux

assemblées. J'arrêtai d'appeler mon parrain et je me cachais lorsqu'il appelait.

J'ai eu trois mauvaises années en dehors du mouvement A.A. à boire du vin; j'avais des pertes de mémoire et je m'éveillais en criant la nuit. Je priais pour mourir. Mon fils était trop jeune pour comprendre mais il était angoissé.

Durant ces années, ma mère, ma soeur et tous mes amis discontinuèrent de me soutenir. Ma mère arrêta de prendre toute la responsabilité de mon bébé. Elle s'occupait encore de lui quand je travaillais, mais en fin de semaine elle s'en allait et me laissait toute seule avec lui à la maison. Il est dur d'avoir soin d'un enfant lorsqu'on est sobre; imaginez essayer de le faire aussi soûle que j'étais.

Mes amis paraissaient ne jamais avoir d'argent à me prêter. Chaque source d'argent était supprimée excepté lorsque je travaillais, et ce n'était pas assez. Je gardais la maison fermée. Personne n'est jamais venu excepté le garçon de livraison du magasin d'alcools. Cela me fait quelque chose en dedans de dire comment je me sentais désespérée. Je sentais que je n'avais plus rien. Je sentais que j'étais plus seule que l'enfant prodigue: il pouvait au moins manger en compagnie d'un cochon. J'avais atteint le bas-fond. Je me suis regardée dans le miroir pour me parler à moi-même. Finalement je me suis tournée vers une Puissance Supérieure. Je ne sais trop comment, mais j'ai décidé d'aller voir un psychiatre. Il fut réellement un homme merveilleux. Je crois que les psychiatres peuvent nous aider seulement si nous sommes honnêtes avec eux. Cette fois je ne gardai rien en moi-même. Je lui racontai l'histoire de ma vie en détail. (Il ne put recevoir d'autres patients ce jour-là). Il me conseilla de mettre en pratique en tous points le programme A.A. Il me donna quelques pilules aussi, mais je ne les pris pas. Je pris A.A. à la place.

Pour la première fois j'ai commencé à appeler mon parrain au lieu d'attendre qu'il m'appelle. Il est venu me voir le même soir. Nous sommes allés à une assemblée. Pendant plusieurs semaines, je ne dis pas un mot, j'écoutais seulement. J'ai recommencé avec les étapes. Je vivais et respirais notre programme. C'est maintenant mon espoir, mon seul espoir. Il m'a apporté de la joie. Dieu m'a accordé la sérénité d'accepter les choses que je ne peux changer et le courage de changer les choses que je peux changer. Grâce à la Puissance Supérieure, je suis sobre pour connaître la différence entre ma vie d'autrefois et ma vie d'aujourd'hui.

R.M.